

Transgirls VS Féminisme

Ellie d'Yckgirl

30 juillet 2009

Résumé

Cet atelier a pour objectif de discuter des rapports entre les MtF et le féminisme. Il abordera la question de l'intersection du sexisme et de la transphobie ainsi que les difficultés pour les femmes trans d'être incluses dans certains pans du féminisme, comme ont pu le montrer des conflits récurrents sur l'inclusion des trans dans les espaces non-mixtes.

1 Vocabulaire

Trans : désigne une personne qui ne vit plus dans son genre d'assignation à la naissance. Une femme trans (ou MtF, *male-to-female*, masculin-vers féminin) est donc une femme qui a été assignée «garçon» à la naissance, tandis qu'un homme trans (ou FtM, *female-to-male*, féminin vers masculin) est un homme qui a été assigné «fille» à la naissance. Des personnes trans peuvent aussi ne pas se reconnaître ou ne pas être catégorisées de manière claire dans un des deux genres reconnus.

Cis : «cis» étant le préfixe opposé à «trans», une personne cis désigne une personne qui n'est pas trans. Une femme cis est donc une femme qui a été assignée «fille» à la naissance, tandis qu'un homme cis est un homme qui a été assigné «garçon» à la naissance.

Féminisme : Monique Wittig¹ oppose deux définitions possibles du mot féminisme : «Que veut dire “féministe” ? Féministe est formé avec le mot “femme” et veut dire “quelqu'un qui lutte pour les femmes”. Pour beaucoup d'entre nous, cela veut dire “quelqu'un qui lutte pour les femmes en tant que classe et pour la disparition de cette classe”. Pour de nombreuses autres, cela veut dire “quelqu'un qui lutte pour la femme et pour sa défense” - pour le mythe, donc, son renforcement.» Si je me reconnais personnellement plutôt dans la première définition et que c'est celle que je privilégierai par la suite, la différence entre ces deux visions explique en partie la différence d'approche des mouvements féministes vers les trans.

Femme : pour éviter d'avoir à employer à répétition des termes comme «personne catégorisée femme», j'utiliserai ici le mot «femme» dans un sens relativement large, c'est-à-dire pour désigner toute personne globalement catégorisée, au quotidien dans le genre féminin. Par exemple, même si je ne me définis pas personnellement comme «femme», j'en serai une le temps de cet atelier. La même chose s'applique évidemment pour le mot «homme».

Transphobe : là aussi j'emploie ce mot au sens large, c'est-à-dire qu'un comportement que je catégorise comme «transphobe» ne veut pas forcément dire que la personne a une phobie irrationnelle des trans ou les déteste particulièrement, mais reproduit une oppression contre les personnes trans.

2 Transmisogynie

Le terme «transmisogynie»² désigne l'intersection entre l'oppression sexiste et l'oppression transphobe et concerne particulièrement les femmes trans, de la même manière que la lesbophobie désigne le croisement entre oppression sexiste et oppression homophobe et concerne les lesbiennes. Et de même que la lesbophobie est en fait plus complexe qu'une simple addition de sexisme et d'homophobie, la transmisogynie est plus complexe qu'une addition de sexisme et de transphobie.

Pour simplifier, l'essentiel de la transphobie passe par la négation du genre de la personne : un homme trans reste une femme, une femme trans reste un homme, et ne parlons même pas des personnes qui revendiquent un genre non-binaire, qui n'existent tout simplement pas. De l'autre, la transmisogynie consiste à considérer les femmes comme inférieures, mais aussi à dévaloriser tout ce qui leur est lié, c'est-à-dire tout ce qui est «féminin».

La transmisogynie, de manière simpliste, c'est donc à la fois être considérée comme plus ou moins une femme — et infériorisée pour ça — et, paradoxalement, comme pas vraiment une vraie femme.

Un aspect important de cette oppression me semble être le refus de comprendre qu'un «homme» (puisque'on refuse de considérer une femme trans dans son genre) puisse vouloir se «féminiser». Ce refus d'accepter les trans pour ce qu'elles sont et d'accepter comme légitime une aspiration «féminine» a des conséquences diverses :

¹Monique Wittig, *La pensée straight*, chapitre II, *On ne naît pas femme*

²Ce mot, bien que peu courant, commence à être un peu utilisé en anglais. Je l'ai notamment lu dans le livre de Julia Serano, *Whipping Girl*.

- une hyper-sexualisation et une exotisation des trans³ : si une personne ayant un corps soi-disant «masculin» porte des vêtements féminins, c'est forcément pour attirer les hommes dans un but sexuel ; de la même manière, les MtF transitionnant uniquement par fétichisation de la féminité. Cette hypersexualisation et cette exotisation sont particulièrement visibles dans l'industrie pornographique hétéro, qui fournit nombre de «shemales», «travelos» et autres «filles à queue» à une clientèle masculine qui ne demande rien tant qu'un peu de transgression tant qu'elle ne remet pas en cause sa suprématie³.
- les femmes trans étant vues comme des «fausses femmes», leur corps est aussi vu comme plus «faux» et donc soumis à disposition des personnes cis : par exemple, pour beaucoup de personnes il est normal de demander à une fille trans qu'elles ne connaissent pas si elle est «opérée» ou si ses seins sont «vrais», voire, pour les cas les plus désespérés, de vérifier directement avec les mains ;
- la contrainte, d'un côté, à être très féminine, au risque de voir son genre nié parce que ne pas être féminine prouve que l'on est en réalité un homme, contrainte où la psychiatrisation joue un rôle particulier, puisqu'elle n'autorise les transitions que pour les personnes ayant des comportements correspondant parfaitement à des normes de genres qui sont encore bien plus réactionnaires que ce qui va être attendu d'une femme dans la vie de tous les jours ;
- et, de l'autre côté, la contrainte de ne pas être trop féminine, parce que c'est caricatural, être soumise, anti-féministe, fort peu subversif, qu'on limite la femme à la féminité, ce qui prouve que l'on est en réalité un homme. Bref, pile tu perds, face tu ne gagnes pas.

Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que l'aspect hyper-sexualisation de la féminité — puisque si l'on est féminine c'est forcément pour plaire à un mec — ainsi que la double contrainte à ne pas être trop féminine (au risque d'être traitée de salope) et de l'être assez quand même (sinon, on n'est pas une «vraie» femme) ne sont pas spécifiques aux trans mais prennent un aspect particulier à cause de la «fragilité» du genre des femmes trans, c'est-à-dire de l'épée de Damoclès «cela prouve que tu es un mec, en réalité» qui plane toujours sur leurs têtes.

Un autre aspect non négligeable de la combinaison entre sexisme et transphobie est le fait que l'oppression sexiste va passer inaperçue, va être plus excusable, parce qu'on n'est pas vraiment une femme. blessure sexiste.

- Pour l'opresseur, le fait de nier le genre de la personne permet de cacher l'aspect sexiste de l'oppression, et permet d'en rajouter dans les excuses classiques du type «c'est qu'elle le cherchait» (en lien notamment avec l'hyper-sexualisation évoquée précédemment) ou «elle ne s'est pas défendue» (cf le procès du meurtrier présumé de Kellie Telesford, où la défense argumentait que la victime, trans, aurait eu une force d'homme et aurait donc pu se défendre).
- Une parenthèse particulière sur un élément souvent utilisé par les meurtriers de femmes trans, qui est la «trans panic», c'est-à-dire le fait pour un homme hétéro de considérer qu'il est légitime d'être violent envers une femme avec qui on flirtait parce qu'on a réalisé qu'elle n'était pas une «vraie» femme. Malheureusement c'est un argument qui a souvent permis à des meurtriers d'avoir des peines de prison réduites.

3 Tensions entre féminismes et trans

Un autre aspect de la négation de l'oppression sexiste vécue par les femmes trans passe aussi, malheureusement, par certains courants ou espaces féministes (ou simplement destinés aux femmes) qui excluent les femmes trans, empêchant l'accès à des espaces de protection ou d'émancipation permettant de lutter contre le sexisme.

Je vais m'attarder un peu plus particulièrement sur cet aspect.

Si l'exclusion des femmes trans de certains espaces féministes est une tendance qui est sans doute présente dans le monde entier, elle a surtout été théorisée dans le monde anglo-saxon, avec des féministes comme Sheila Jeffreys ou encore Janice Raymond, auteure de «L'empire transsexuel», brûlot contre les trans et qui contient des passages assez explicites :

Tous les transsexuels violent les corps des femmes en réduisant la véritable forme féminine à un artefact, en s'appropriant ce corps pour eux-mêmes.

Il ne s'agit pas juste de théorie mais aussi de pratique, qui passe non seulement par exclusion des trans d'espaces non-mixtes, mais aussi de pratiques beaucoup plus douteuses, comme des *outings* publics et des appels à boycott⁴.

La tendance la plus virulente de cette transphobie féministe vient sans grande surprise de celles qui défendent «la-femme» et ce que Wittig appelle «son mythe», mais il serait réducteur de considérer que seul ce versant du féminisme a été hostile aux trans et que toutes les féministes critiques des trans sont essentialistes.

Par exemple, il me semble que deux arguments méritent d'être étudiés : le premier est que les trans, justement, renforcent le mythe de la femme, tandis que le second est que les femmes trans, de par leur éducation, ne sont pas, justement, dans la classe des femmes, conservant leur privilège masculin.

Le problème avec ces deux arguments est qu'ils ont une base légitime qui peut apporter une discussion intéressante, mais qu'en pratique ils sont souvent utilisés pour stigmatiser les trans.

³Cette représentation a en ce sens un certain nombre de points communs avec celle des «lesbiennes» de films pornos hétéros.

⁴Par exemple, en 1979, en publiant «l'empire transsexuel», Raymond *oute* Sandy Stone, qui travaille dans un collectif non-mixte faisant office de maison de disques. Alors que ce collectif a défendu à d'abord défendu Stone, un appel à boycott l'a finalement forcée à démissionner. Un autre exemple est la physicienne Rachel Padman, *outée* par la féministe Germaine Greer dans un tabloïd britannique en 1996.

Ainsi, la critique des discours de certaines trans, par exemple l'idée d'une âme de femme dans un corps d'homme ou l'idée que c'est en se faisant opérer qu'on devient une vraie femme est intéressante et a pu faire avancer le mouvement trans — d'ailleurs un nombre certain de trans critiquent ces conceptions — mais c'est aussi utilisé pour amalgamer toutes les trans dans le modèle de la bimbo plus fême que fême et donc forcément anti-féministes.

Concernant l'éducation en garçon qu'ont a priori reçu les femmes trans, c'est un peu pareil : on pourrait avoir des discussions intéressantes sur la façon dont les trans intègrent sans doute de manière très différente selon les personnes l'éducation genrée pendant leur enfance, on pourrait discuter de la notion d'éducation de fille et de garçon en lien avec la différence de classe, d'âge, de race, de culture, d'orientation sexuelle, de modèles familiaux, etc. On pourrait aussi discuter de comment l'éducation se fait tout au long de sa vie, parler de ce que ça peut faire d'être brutalement confrontée au sexisme alors qu'on y échappait auparavant, etcetera.

Malheureusement, en pratique, cet argument est souvent utilisé pour exclure ou dénigrer une trans — ou encore pour la faire taire — et par conséquent il devient très difficile de discuter de l'impact qu'a eu une enfance de garçon puisque ça peut être utilisé pour attaquer la légitimité de son genre.

C'est peut-être lié à une autre difficulté en tant que trans : la possibilité d'être acceptée à condition... de ne plus être trans, ou en tout cas de faire comme si on ne l'était pas. Ça implique une invisibilisation de son identité «trans» : pour beaucoup de personnes le fait d'accepter une trans comme «femme» ou «lesbienne» est suffisant et déjà un bel effort, et parfois avancer la spécificité de l'oppression en tant que trans est mal vu : «mais bon, je croyais que tu voulais être une femme comme les autres?». De la même manière, mettre en avant les thématiques trans au sein du féminisme (par exemple concernant le droit à disposer de son corps) est parfois vu comme diviseur, une façon de diluer les «vraies» thématiques féministes.

Je pense par ailleurs que cette oppression est souvent intériorisée et qu'elle n'est pas juste l'oeuvre de quelques méchantes féministes : parfois l'exclusion c'est simplement l'auto-exclusion.

Même si, bien sûr, l'exclusion la plus visible est celle qui est formalisée, et notamment dans le cadre des espaces non-mixtes, qui ont pu cristalliser par conséquent un certain nombre de conflits.

4 Non-mixité

En effet, la question de l'inclusion ou de l'exclusion des femmes trans dans les espaces non-mixtes a été un sujet de conflit récurrent.

Il me semble qu'un aspect du problème est la façon de poser la question.

En effet, si on part sur des bases essentialistes, on risque d'opposer une non-mixité qui considère qu'il faut être «femme née femme»⁵ pour être une vraie femme, à une position qui considère que ce qui compte c'est d'avoir «une âme de femme» ou encore, pour les fans des organes génitaux, que le plus important est de ne pas avoir de pénis — les femmes trans opérées peuvent donc entrer, mais pas les autres.

Autant de positions qui reviennent finalement à se demander quel est le sexe des anges et n'ont au final pas grand intérêt.

Pour ma part, je pense que la non-mixité est une question politique et doit donc se baser sur le fait de partager une oppression commune ou pas.

Une trans a donc sa place dans un espace non-mixte, non pas parce qu'elle se sentirait «femme à l'intérieur», mais parce qu'elle subit une oppression en tant que femme qui vient, bien au contraire, de l'extérieur.

La question n'est donc pas de savoir si les MtF sont de vraies fêmes ou pas, puisqu'en général, contrairement à ce qu'on pourrait croire, elles ne veulent pas entrer dans les espaces non-mixtes pour se sentir vraiment fêmes.

En fait, elles y vont pour les mêmes raisons que les autres, c'est-à-dire participer à une lutte par laquelle elles sont concernées.

C'est pour ça que mon titre un peu provocateur n'a pas beaucoup de sens : les MtF qui s'engueulent avec les féministes s'engueulent souvent justement parce qu'elles sont elles-même féministes ; et c'est bien pour cela qu'on est plus regardantes avec la non-mixité féministe que sur celle des bonnes sœurs ou des clubs de fitness.

Bref, il ne s'agit pas d'attaquer le féminisme mais plutôt d'interroger les rapports de pouvoir et d'oppression qui s'exercent aussi au sein de la classe «femmes» ; et les rapports cis/trans sont des rapports de pouvoir, tout comme les rapports homo/hétéro, de classe, de race, d'âge, etc.

Et c'est pour cela que je pense qu'il est important de dire que la transphobie et la transmisogynie sont des oppressions et qu'être cis — ou bio, peu importe finalement le terme — c'est avoir une position dominante. Ce qui ne veut pas dire que toutes les personnes qui ne sont pas trans sont des méchantes, mais simplement que cet axe d'oppression est souvent mal pris en compte, mal reconnu, mal étudié ; et pour que les trans soient vraiment incluses (et pas juste tolérées) dans le mouvement féministe, il me semble important que cela soit mieux pris en compte.

⁵Désignation utilisée par le plus grand festival non-mixte américain, *Michigan Womyn Music Festival*, qui emploie plus exactement le terme *Womyn born Womyn*.